

La noire et la rose

Bernard Lévy

Volume 49, numéro 1, printemps 2025

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1117741ar>

DOI : <https://doi.org/10.62212/revuepossibles.v49i1.857>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Possibles

ISSN

0703-7139 (imprimé)

2818-2758 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lévy, B. (2025). La noire et la rose. *Possibles*, 49(1), 192–197.
<https://doi.org/10.62212/revuepossibles.v49i1.857>

© Possibles, 2025



Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

La noire et la rose

Par Bernard Lévy

Hermelin vient de s'apercevoir que le bouchon d'essence de sa Ford a disparu. Il téléphone à la compagnie. On lui répond que cet accessoire n'est malheureusement plus disponible. Comme son auto est d'un modèle courant, il n'a aucune difficulté à repérer dans une rue discrète un véhicule pareil au sien : il dévisse le couvercle du réservoir d'essence, s'en empare et va le fixer à sa voiture stationnée dans une paisible impasse, quelques blocs de maisons plus loin. Satisfait, il démarre et quitte tranquillement le quartier. « Un jour, se dit-il, quelqu'un me le fauchera. Peut-être... Peut-être pas... Je verrai bien. » Il se pardonne ainsi à bon compte le mauvais tour qu'il vient de jouer à un automobiliste inconnu. Ignoble jeu si c'est un jeu. Affligeante conduite quoi qu'il en soit. Il roule en toute quiétude et ne se soucie guère de son forfait.

Mais voilà : il s'en est vanté. Plusieurs fois, il a parlé de sa forfanterie, la parant des attributs d'un *exploit*, à quelques-uns de ses amis qui, comme lui, fréquentent le bar-café *Los Amigos*.

Quelques mois plus tard, un soir, justement chez *Los Amigos*, il retrouve un certain Flanel. Entre deux verres de vodka, ce Flanel lui confie qu'on lui a volé l'un des enjoliveurs de sa Ferrari. Au fil de leurs échanges, il en vient à demander à Hermelin de lui rendre un petit service : subtiliser un enjoliveur d'une des roues d'une Ferrari. À l'exception de sa couleur noire, elle est en tout point identique à la sienne qui est rose. « Elle est garée, lui indique-t-il, dans une allée qui coupe le parc près d'ici. » Hermelin accepte de commettre ce larcin contre la somme de 1000 dollars. Il refuse cependant de prendre l'argent tout de suite en alléguant que s'il était pris et qu'en le fouillant on découvrirait les billets dans sa poche, on l'accuserait à coup sûr du délit, tandis qu'en l'absence d'argent sur lui, il pourrait toujours faire valoir qu'il souhaitait simplement examiner l'enjoliveur de près comme on observe, par curiosité, un détail d'une œuvre d'art. « D'ailleurs, précise-t-il en fin connaisseur, fort bien dessiné, subtilement crénelé et parcouru de fines stries enchevêtrées, cet accessoire de protection en acier trempé rappelle un bouclier circulaire, une sorte de pavois porteur d'un message énigmatique. » À l'entendre, à coup sûr, son esthétique et sa puissance tranquille dynamiseraient les collections d'un musée d'art moderne ou contemporain. En tout cas, il serait certainement un bon candidat au titre de *ready made*. « On donne ce nom, explique-t-il à Flanel, à un objet usuel fabriqué en série qui, une fois isolé et placé sur un socle et ainsi tiré de l'anonymat des choses ordinaires, se voit aussitôt élevé au rang d'objet d'art. » Bref, fort de cette justification alambiquée, il préfère toucher la somme convenue plus tard.

Marché conclu.

Hermelin a gagné l'allée qui traverse le parc. Il déboîte l'enjoliveur, le glisse sous son bras et déguerpit. Il se met aussitôt en besogne pour l'installer sur la voiture de Flanel stationnée dans une rue latérale quand – surprise – il voit le propriétaire de la Ferrari noire s'approcher de son véhicule. Pour autant qu'il puisse en juger du point où il se trouve (à environ deux cents mètres), il se rend compte qu'il s'agit d'un homme à la carrure assez impressionnante : il doit mesurer un bon deux mètres sur ce qu'il faut de large. « Wouf ! murmure Hermelin, je l'ai échappé belle : à une minute près... »

Bien sûr, le géant ne remarque pas qu'un des enjoliveurs de sa voiture a disparu. Rien de plus normal puisque, comme la plupart des gens, il ne passe pas son temps à vérifier si tous les équipements de son véhicule sont en place : phares antibrouillards, rétroviseurs extérieurs, antenne, écusson de la marque... Insouciant, il s'assoit donc au volant de son bolide, met le contact, démarre, s'éloigne, tourne au coin de la rue. « Bon, il est parti ! », soupire, soulagé, Hermelin. Rien de plus simple alors pour lui que de finir de poser, sans crainte d'être dérangé, l'enjoliveur volé sur la jante orpheline de la Ferrari rose de Flanel.

Une semaine plus tard, il revient au bar-café *Los Amigos* pour empocher les 1000 \$ convenus. Un coup d'œil circulaire lui suffit pour constater que Flanel n'est pas au rendez-vous. Dépit, il décide néanmoins d'attendre un peu. À mesure que le temps passe, comme son comparse ne se montre toujours pas, il songe avec une pointe d'amertume qu'il a commis un délit pour rien.

Par un curieux hasard, assis à une table voisine, il reconnaît à sa notable stature le propriétaire de la Ferrari dont il a subtilisé un enjoliveur quelques jours plus tôt. Il constate qu'il est seul devant un verre de bière ; il griffonne des notes dans un carnet. Hermelin se lève, s'approche de lui et lui demande : « Êtes-vous le propriétaire de la Ferrari noire stationnée au bout de la rue ? »

— Oui, lui répond l'homme en redressant la tête.

— Dans ce cas, je vous conseille de la déplacer rapidement parce que vous risquez de recevoir une contravention et même d'avoir des ennuis plus graves.

En effet, un agent de la circulation s'affaire à glisser des avis d'infraction sur le pare-brise des deux ou trois voitures illicitement rangées le long du trottoir. De plus, un camion-remorque immobilisé à leur hauteur les promet à un enlèvement certain. L'automobiliste remercie Hermelin et se précipite dehors pour soustraire son véhicule des forces de police avant qu'il ne soit trop tard.

Flanel arrive alors au bar-café. Hermelin l'apostrophe : « À quoi te sert de conduire une voiture qui peut rouler à trois cents à l'heure si tu n'es pas fichu d'être ponctuel ? » Flanel encaisse le reproche et, sans commentaire, le prie d'excuser son retard.

Comme Hermelin lui réclame l'argent qu'il lui doit, Flanel lui déclare : « On m'a volé l'enjoliveur. »

— Décidément, tu n'as pas de veine, mon vieux, lui rétorque Hermelin.

— Eh bien, je ne peux quand même pas payer pour un enjoliveur que je n'ai pas.

— Un enjoliveur que tu n'as plus, rectifie Hermelin.

— Ça revient au même.

— Pour toi, mais pas pour moi !

— À vrai dire, explique Flanel, je pense que, pris de remords, tu l'as restitué à son premier propriétaire.

— C'est impossible, réplique Hermelin, puisque j'ignore tout de ce propriétaire.

— Alors, tu l'as vendu à un garagiste.

— Me voilà lancé maintenant dans le commerce d'enjoliveurs ! ironise Hermelin en haussant les épaules.

— Il existe peu de concessionnaires de Ferrari, argumente Flanel, qui s'entête à accuser son ami. Le propriétaire de la voiture dont tu as piqué l'enjoliveur n'aura eu aucun mal à trouver le seul enjoliveur disponible chez l'un des deux ou trois concessionnaires de la ville auquel tu l'auras vendu.

— C'est bien imaginé, mais figure-toi que j'ai autre chose à faire qu'à me livrer à une manœuvre pareille. Moi, j'ai juste eu la bonté de te rendre le service que tu m'as demandé.

— Mais alors, qui m'a volé pour la deuxième fois mon enjoliveur ?

— Je n'en sais rien. Tu as peut-être un ennemi dans ton quartier ou bien il y a un farceur qui s'amuse à collectionner les enjoliveurs de voitures un peu voyantes comme la tienne... Ça ne passe pas inaperçu une Ferrari rose ! En tout cas, je trouve insensé que tu puisses m'accuser d'un coup pareil et en faire un prétexte pour ne pas me rendre mon argent.

Pendant que Flanel et Hermelin discutent ainsi, le propriétaire de la Ferrari noire arrive à garer sa voiture juste en face où, servi par la chance, il vient de trouver la seule place légalement disponible pour la soirée.

Le voici de retour dans le bar-café. Il reconnaît aussitôt Hermelin : « Merci, merci beaucoup, Monsieur, lui dit-il avec chaleur en lui serrant la main. Vous m'avez évité de voir ma voiture embarquée à la fourrière et de subir tous les inconvénients qui accompagnent ce genre de mésaventure.

— Ce n'est rien, souffle Hermelin.

— Acceptez ceci, je vous prie. » Il lui tend un billet de 100 dollars. Hermelin refuse de le prendre : « Non, monsieur, répond-il.

— Bon, concède l'impressionnant gaillard. Mais, permettez-moi de vous dire que les gens aussi serviables que vous sont rares. Alors, laissez-moi au moins vous offrir un verre. »

Il y a parfois de ces retournements...

Refuser serait une insulte. Hermelin accepte de bon cœur sous les yeux de Flanel ébahi qui aimerait crier quelque chose comme « Et dire, mon beau salopard, que tu m’as fait croire que tu ne connaissais pas le propriétaire de la Ferrari noire !!! » Hermelin perçoit bien l’air incrédule de Flanel, mais renonce à lui expliquer combien les apparences peuvent être trompeuses. Certes, il pourrait se revendiquer orfèvre en la matière.

Accoudé au bar, le colosse se présente. Il s’appelle Taraban : « C’est mon nom de scène, précise-t-il. Je suis prestidigitateur. Je travaille, ajoute-t-il, dans une boîte de nuit fréquentée par des touristes, mais gérée par des gens connus pour mener des trafics très prohibés. Ils seraient les auteurs de meurtres et de règlements de compte qui font les gros titres des journaux. Avec eux, moi, je n’ai pas à me plaindre : je travaille en toute sécurité. Je gagne très bien ma vie. Et mes spectacles se déroulent devant des salles toujours pleines. »

Impressionné et sous l’effet un peu grisant de l’alcool, Hermelin change de sujet et congratulate Taraban : « Quel beau cabriolet vous avez ! », s’exclame-t-il en hochant la tête en direction du véhicule stationné en face du bar-café.

— C’est un cadeau de mes patrons, lui apprend l’illusionniste. Une sorte de récompense, si vous préférez, pour le succès que remportent mes tours de magie.

— Fichtre, ils sont généreux vos patrons !

— Bah, je crois que ça fait partie de leurs activités courantes de reconditionner des voitures.

— Reconditionner ou recycler ?

— Sûrement un peu des deux, mais, à cheval donné, comme on dit, on ne regarde pas la bride.

— Avec un enjoliveur en moins, c’est un cheval boiteux votre coursier.

— Je l’ai effectivement constaté. Mais celui qui m’a chipé mon enjoliveur devrait se méfier. Ils ne plaisantent pas mes patrons.

Flanel, qui ne s’est pas éloigné, a entendu l’avertissement de l’illusionniste. Mais il n’a rien à redouter maintenant, puisqu’il manque le même enjoliveur à sa propre Ferrari. Il ne s’inquiète pas non plus pour Hermelin qui, dans les circonstances, n’a plus rien à se reprocher. Tout irait pour le mieux, cependant, s’il savait quel hurluberlu se charge ces temps-ci de chaparder des enjoliveurs. Au moins préviendrait-il cet écerelé du danger qui le guette, car il a compris que les patrons de Taraban se servent du succès de leur protégé comme couverture pour cacher des activités où ils font régner sans pitié la loi des hors-la-loi.

Flanel a entendu parler d’un artiste qui se prend pour un justicier et qui se targue d’exhiber des pièces prélevées sur des objets qu’il a volés : poignées de porte, hublots de machines à laver, hélices de ventilateurs, pompes et sonnettes de bicyclettes, bouchons d’essence, ainsi que... des enjoliveurs !

Dans ses expositions, il invite les visiteurs à reconstituer mentalement les objets complets et à considérer chaque élément qu'il soustrait (surtout ceux prélevés sur des produits de luxe) comme un indice dénonçant des fortunes plus vastes, extravagantes, et, par-là, scandaleuses, voire frauduleuses : fermoirs ouvragés, boucles d'argent extirpées de souliers griffés, tiroirs de bureaux en bois rares, pendentifs de cristal détachés de lustres vénitiens, mascarons de marbre, lanternes décoratives, boules de rampes d'escalier... Il s'autoproclame ainsi artiste *chosectivement* engagé. Naturellement, ce redresseur de torts bénéficie d'aides financières généreuses du gouvernement ; il jouit, en outre, d'une indulgence sans réserve de la part de collectionneurs qui louent son courage et achètent à prix fort ses *créations* (sic) fondées, comme ils l'énoncent sans vergogne, sur des « vestiges détournés de leur fonction usuelle et retranchés d'insolentes richesses. » Assuré de ces appuis, l'artiste délinquant se sent protégé et prémuni de poursuites judiciaires puisque ses méfaits (il préfère parler de ses *actes transgressifs*) ne sont pas considérés comme des crimes, mais comme des formes de liberté d'expression. Il se croit donc hors d'atteinte. Il fait peu cas, ce présomptueux, des professionnels du milieu interlope, détenteurs exclusifs et apôtres, eux, de la liberté d'extorsion.

L'artiste kleptomane auquel songe Flanel fréquente lui aussi, de temps en temps, le bar-café *Los Amigos*. Possèderait-il une Ferrari, par hasard ? Dans ce cas, avec un prestidigitateur de la taille de Taraban dans les parages, le risque lui paraît grand que ce ne soit pas seulement un enjoliveur ou deux qui disparaisse bientôt de la circulation : un accident – n'est-ce pas ? – est si vite escamoté... Il se rend compte, le cher Flanel, combien la vie d'artiste est imprévisible et le succès éphémère. S'il se reconnaît un faible pour les chapardeurs, il confesserait volontiers une grande indulgence pour les poètes. Or ces deux métiers cohabitent en une même personne : il trouverait bien regrettable de la perdre. Il se dit que les roues de voitures et celles de la fortune tournent certes chacune de leur côté. Il conclut cependant que les unes et les autres tournent parfois mieux protégées sous un enjoliveur plutôt qu'amputées de cet accessoire. Il va vite en faire part au poète kleptomane.

Notice biographique

Écrivain, **Bernard Lévy** est surtout connu comme auteur de nouvelles. L'une d'entre elles, *Un piano dans l'arène*, a été finaliste du Prix international Hemingway 2022 ; elle a donné son titre au recueil publié à Montréal aux Éditions Mots en toile. Elle a été mise en spectacle à la maison de la culture Côtes-des-Neiges, avec la musique originale d'Anatoly Orlovsky (2023).

Bernard Lévy est notamment l'auteur de *Un sourire incertain* (1996), *Le souffle court* (2014) et *La nuit du violoncelliste* (2015), titres publiés aux Éditions Triptyque (Montréal), ainsi que de *Caractères, un funambulesque pas de deux* aux Éditions Prisme droit (2022) et de *Cher Milan Kundera* (2023), un recueil de lettres ouvertes paru aux Éditions Mots en toile. Il a été plusieurs fois lauréat du concours de nouvelles de Radio-Canada.